

*Connais-toi toi-même*



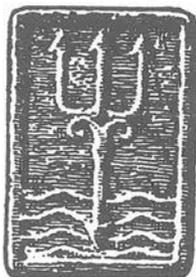
**LIBAN**  
**D'AUJOURD'HUI**  
**(1942)**

Tous droits réservés pour tous les pays

ISBN 978-9953-0-1263-6

MICHEL CHIHA

LIBAN  
D'AUJOURD'HUI  
(1942)



ÉDITIONS DU TRIDENT  
BEYROUTH  
RÉIMPRESSION 2008



## INTRODUCTION

*Voici un texte qui remonte à près de sept années. Les événements exceptionnels qui se sont déroulés depuis lors l'ont laissé, croyons-nous, debout. De cette affirmation, qui ne nous paraît pas téméraire, le lecteur jugera. C'est la nature de la vérité de résister au temps et aux développements de l'histoire.*

*Pour un Libanais attentif à la politique de son pays, ce qui importe le plus en des jours aussi mouvementés c'est de tenter de définir avec bonheur ce pays, un des plus originaux de la terre, et de contribuer à le mettre à l'abri des tempêtes.*

*Ce que nous cherchions autrefois et ce qu'alors nous avons trouvé (sans l'avoir découvert) correspond toujours, il nous semble, aux réalités libanaises les plus profondes; mais en lisant les pages qui vont suivre, on ne manquera pas de se souvenir que c'est en 1942 qu'elles ont été écrites, en un temps où la situation du Liban était mal définie, où tout était obscur et les horizons du monde fermés.*

15 Mars 1949



**L**E LIBAN d'aujourd'hui, vieux de cinq mille ans et davantage, ne s'étonne plus lorsqu'on dit de lui qu'il est jeune. Il en a pris l'habitude. Par là il justifie son autre nom de Phénicie, s'il est vrai que ce nom est le même que celui du phénix fabuleux, de l'oiseau au plumage de feu qui ne mourait un instant que pour renaître de ses cendres. Et c'est aux Libanais, mieux qu'aux Thébains issus du Phénicien Cadmus, que devrait s'appliquer, de Sophocle, le début

MICHEL CHIHA

solennel d'Œdipe Roi: « Enfants du vieux Cadmus, jeune postérité . . . »

Pour ce Liban, né d'hier, d'après ce qui se raconte, pour ce Liban tant de fois centenaire, c'est tout juste l'âge de raison qu'on peut paraît-il revendiquer. Le sort a de ces ironies.

Au terme d'un voyage (\*) aux étapes d'inégale durée, qui laissa quand même inexplorées, faute de temps, des périodes libanaises dignes de mémoire, que ferons-nous ce soir? Une tentative de regroupement et de synthèse, un effort pour constater ce que nous sommes, pour l'expliquer aussi, par ce que nous fûmes sans doute, mais surtout par la

(\*) Le texte que nous publions a fait l'objet d'une Conférence donnée au Cercle de la Jeunesse Catholique de Beyrouth, au printemps de 1942 sous le titre *Liban d'aujourd'hui* et a servi de conclusion à une suite de sept conférences sur *le Liban au cours de l'histoire*.

nature des choses. Cet effort, s'il est heureux, nous révélera, à travers les vicissitudes d'une carrière historique exceptionnellement mouvementée, les conditions d'une stabilité relative pour notre pays.

La situation géographique très enviée et très périlleuse (suivant le point de vue), qui est la nôtre, ne nous permet pas d'espérer mieux que cette stabilité-là, en subordonnant d'ailleurs son existence même à la fermeté de notre âme et de notre volonté, à l'action de notre intelligence. Nous avons vécu, nous sommes condamnés à vivre dangereusement. Il faudra toujours que nous endiguions ou que nous canalisions le torrent, d'où qu'il vienne, si nous ne voulons pas qu'il nous emporte.

Nous commandons en effet, de plus en plus, un réseau de routes nécessaires dont, aux heures de crise comme par temps calme,

*MICHEL CHIHA*

de plus forts que nous nous ont demandé et nous demanderont le passage. Si nous laissons passer, nous risquons d'être submergés (si c'est l'ennemi qui passe), et si nous refusons le passage, nous devons nous attendre à le voir forcer (s'il n'est pas défendu par d'autres que nous). Les événements de la guerre actuelle, après ceux de la guerre de 1914-1918 dans le Moyen-Orient, sont une illustration nouvelle de notre éternelle aventure. Ajoutons à cela tout de suite les arrières-pensées et les convoitises voisines dont nous pouvons être l'objet.

Pourtant, à cause de notre situation dans l'espace, parce qu'aucune puissance dite mondiale ne peut se désintéresser entièrement de nous, (en tant que placés en un lieu et sur une route à caractère universel), ensuite parce que nous sommes un pays de montagnes où l'on peut encore se fortifier et se défendre,

## *LIBAN D'AUJOURD'HUI*

et enfin parce que nous disposons avec des climats favorables, d'une large façade sur la haute mer, nous sommes devenus, un peu paradoxalement en raison des risques que nous courons, une terre d'asile, le refuge des opprimés et des bannis, avec les conséquences et les charges qu'un tel privilège comporte. Et comme notre territoire est petit, comme nos montagnes ne peuvent pas abriter et nourrir des millions d'hommes, chaque fois que notre pays se trouve surpeuplé, une question d'émigration se pose pour nous.

Manifestement ce ne sont pas nos voisins de l'hinterland qui ont besoin de terres, (la densité de leur population est dérisoire), c'est nous. Et cela n'est pas tout à fait une nouveauté. Si les Phéniciens ont contribué il y a trois millénaires à peupler Chypre, la Cilicie et l'Archipel jusqu'à l'Hellade, si à leur apogée du X<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècles avant notre ère

MICHEL CHIHA

ils ont fondé Utique et Cadix et Carthage, s'ils sont allés à peu près partout dans le monde connu et inconnu d'alors, c'est *dans une certaine mesure*, pour les mêmes raisons qui ont fait partir les Libanais depuis une centaine d'années pour l'Égypte d'abord, puis pour les quatre points cardinaux.

Dans les développements qui suivront, nous devons nous garder, nous le savons, de l'esprit de système. Nous nous souviendrons pour cela qu'en face de la théorie, il y a toujours la réalité vivante avec ses variations et ses humeurs.

\* \* \*

Pour ce qui est de notre territoire, *le Liban d'aujourd'hui* s'identifie à peu près avec le Liban-Phénicie des origines; mais, pour retrouver entièrement la Phénicie

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

métropolitaine du passé, nous devrions longeant du sud au nord le littoral méditerranéen, aller du Mont-Carmel et d'Acce à l'antique Aradus, qui est l'île de Rouad, et à Antaradus qui est Tartous. Rouad, citadelle phénicienne septentrionale, était le pendant de Tyr au sud. A partir de Tartous, regardant vers le nord, il nous serait permis de nous souvenir d'une parenté avec Lattaquié qui fut « Laodicée du Liban » et avec le paysage qui l'entoure.

Parallèle à la mer et à la chaîne des cités maritimes, plus boisée au nord qu'au sud parce que moins accessible, (de nos jours comme autrefois) la montagne libanaise est aujourd'hui, au propre comme au figuré, notre épine dorsale. Presque inhabitée au temps de la splendeur de Byblos et de Tyr, animés par les cris d'une faune puissante, elle était soumise, comme plus tard aux jours

*MICHEL CHIHA*

de Rome, pour l'exploitation de ses forêts, à l'équivalent de droits régaliens; elle constituait ainsi une réserve supposée inépuisable pour les chantiers et les armateurs de la côte. Des arbres de jadis, nous voyons le peu qui reste sur la montagne trop souvent dépouillée. Après la disparition des fauves, le chevrier s'est joint au bûcheron pour achever les jeunes pousses. Ainsi s'écrivent les pastorales.

Également parallèle à la montagne et à la mer, le haut-plateau entre Anti-Liban et Liban (la Békaa) est aujourd'hui notre principal grenier. Avec son vaste prolongement au nord, il s'est appelé Coelé-Syrie ou Syrie creuse mais aussi, à l'époque romaine, Phénicie du Liban; et ce n'est pas nous qui contesterons la légitimité de cette appellation si conforme à la nature des choses. A cette époque-là, les grands monuments de Baalbek étaient dans leur première gloire et, depuis

### *LIBAN D'AUJOURD'HUI*

deux siècles au moins, la III<sup>e</sup> légion « Gallica » qui tenait garnison en Phénicie se mouvait normalement entre le littoral et le haut-plateau, entre Béryte et Baalbek.

\* \* \*

Sur le planisphère, notre Liban est peu de chose. De l'extrémité orientale de la Méditerranée où il se trouve et par-dessus la Tunisie, c'est - à - dire Carthage, il regarde Gibraltar à l'autre extrémité. S'ils ne longèrent pas la côte cette fois-là, faisant le cabotage, les Phéniciens partis de Tyr en droite ligne vers l'Occident à la recherche d'un promontoire pour s'y établir devaient, en laissant la Crète à leur droite après s'y être arrêtés, arriver précisément là où ils fondèrent, sur la terre africaine, leur grande colonie d'outre-mer. Sur cette route, se trouvent Malte et Gozzo puis Pantelleria qui, nous le savons, furent à eux.

MICHEL CHIHA

Considérant la situation géographique du Liban, remarquons que, placés au point de jonction de trois continents, nous sommes évidemment une tête de pont idéale, mais aussi un des observatoires du monde.

Déjà, de la Phénicie du passé, Contenau a pu écrire ceci :

*« La Phénicie se présente comme un passage étroit entre l'Afrique et l'Asie, puisqu'au-delà du Liban s'étend le grand désert de Syrie pratiquement infranchissable. Au contraire, par la Palestine au sud, la Phénicie se trouve reliée à la presqu'île du Sinaï et à l'Egypte; au nord la liaison se fait avec les hautes vallées du Tigre et de l'Euphrate. On conçoit que la Phénicie ne pouvait rester isolée au milieu des rivalités de l'ancien monde; il lui fallait les subir ou prendre parti. Sa possession, nécessaire à un grand empire en raison de ses ressources, était aussi d'utilité stratégique. C'était, pour celui qui la possédait, une porte ouverte soit sur l'Afrique, soit*

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

*sur l'Asie, une « marche » qui constituait un rempart pour soi-même et un point de départ à une invasion future. »*

Pour l'appliquer au présent, que devrions-nous changer à cette définition? Rien, il semble, sinon que le désert a été franchi de toutes les manières, que la route s'est multipliée, qu'elle est devenue plus nécessaire et plus large, et qu'elle attend sans cesse les véhicules les plus perfectionnés pour un service impérial.

Dans une hélice à trois branches, qui seraient l'Afrique, l'Asie et l'Europe, nous figurerions assez bien l'emplacement de l'axe. Nous occupons ce qu'on peut appeler une position clé. La route terrestre et aérienne des Indes passe et passera de plus en plus par nos latitudes. (Pour aboutir en Chine, à Pékin, la « Croisière Jaune », dont nous avons gardé le souvenir, eut Beyrouth pour

MICHEL CHIHA

point de départ asiatique; c'est en effet le plus court chemin.)

On nous permettra de citer à ce propos, un passage d'une conférence faite il y a treize ans, dans cette salle même (\*). « Il y a des routes universelles qu'il faut repérer si l'on veut savoir d'où l'on vient et où l'on va, celles d'hier et celles de demain avec leurs issues et leurs carrefours. Nous sommes ici au terme ou au commencement d'une de ces routes. Toute l'Asie méridionale, sept cents millions d'hommes à peu près, pour arriver à la Méditerranée qui est le cœur de l'ancien monde, ne peuvent passer que par chez nous; un peu plus au nord, un peu plus au sud, peu importe; mais cette grouillante Asie qui va du Golfe Persique à la mer du Japon, quand elle se servira davantage du rail, de

(\*) Cf. MICHEL CHIHA, *Problèmes et Préjugés de chez nous.*

## *LIBAN D'AUJOURD'HUI*

l'automobile ou de l'avion, et l'Europe quand elle voudra la rejoindre par une voie terrestre ou aérienne prendront l'une et l'autre ce chemin . . . »

A cette grande route nous devons en ajouter une autre qui la coupe; celle de l'Orient-Express qui vient du Nord; cela, en attendant que les chemins de fer se démodent et fassent place aux moyens de transport de l'avenir. Telle est notre position sur la planète. Rappelons que nous nous trouvons entre le 30<sup>e</sup> et le 40<sup>e</sup> degrés de latitude Nord et que, disposant de la montagne à toutes les altitudes habitables et disposant aussi largement de la mer, nous avons des climats très cléments mais aussi très divers, propices à l'homme et aux cultures les plus variées. Le paysage libanais a les traits les plus caractéristiques de l'Europe méridionale. Il ressemble singulièrement à celui des grandes îles de la

*MICHEL CHIHA*

Méditerranée. Il est en contraste parfois violent avec les paysages pourtant si proches qu'offrent l'oasis, la steppe et le désert. Par certains côtés, notre pays a une sorte de vocation insulaire que la géologie seule n'admettrait pas. Nous avons vu des géologues s'y tromper il n'y a pas longtemps encore et prétendre expliquer ce que nous sommes par les profondeurs du sol plutôt que par ses sommets.

\*  
\* \*

Le Liban d'aujourd'hui couvre une superficie de 10.500 km<sup>2</sup> environ, le quart de la Suisse. Sur ce territoire étroit et accidenté vivent un peu plus d'un million d'habitants, c'est-à-dire le quart environ de la population de la Suisse; de sorte que la densité de la population est au Liban ce qu'elle est en Suisse: 100 habitants environ

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

au km<sup>2</sup> ; mais, pays montagneux comme la Suisse, nous sommes ici plus défavorisés, nous avons une moyenne moins satisfaisante, parce qu'à l'est et au nord-est, une partie considérable de notre territoire est aride et jusqu'ici à peu près inhabitée.

Amenés à mesurer ce que nous sommes sur le plan démographique, nous devons nous arrêter ici et nous poser quelques questions: *Les hommes vivants qui constituent le peuple libanais d'aujourd'hui qui sont-ils?* . . . Il faut avant tout que nous sachions cela si nous voulons nous reconnaître, si nous voulons découvrir le visage de ce pays pour parler ensuite d'affinités et de ressemblances. Les hérédités profondes du Liban d'aujourd'hui, celles qui peuvent fortifier par le « *jus sanguinis* » le « *jus soli* », quelles sont-elles? . . . Certes il ne sera pas facile de le dire.

Nous nous y emploierons cependant,

MICHEL CHIHA

sommairement sans doute, le temps dont nous disposons interdisant de mener à fond une telle enquête. Ce n'est qu'après cela qu'il sera possible, afin de définir ce que nous sommes, de passer rapidement de nos origines et de notre histoire aux étiquettes confessionnelles sous lesquelles on nous classe; de là à nos mœurs, à nos lois, à la vie nationale et internationale du Liban d'aujourd'hui. « *Le passé ne meurt jamais complètement pour l'homme* » a écrit Fustel de Coulanges dans l'introduction de la *Cité antique*. « *L'homme peut bien l'oublier, mais, il le garde toujours en lui. Car, tel qu'il est lui-même à chaque époque, il est le produit et le résumé de toutes les époques antérieures.* »

Qu'à défaut de chaque individu, le peuple libanais dans son ensemble doive accepter une ascendance remontant beaucoup plus haut que celle que certains retiennent

arbitrairement pour justifier une politique, cela paraît incontestable. Voilà en tout cas une matière où la prudence s'impose au jugement. Telle conquête parmi tant d'autres subie, n'a pas suffi à métamorphoser d'une génération à l'autre, ni même d'un millénaire à l'autre, une population entière. Les hommes qui vivaient sur nos rivages il y a cinquante, quarante, trente ou vingt siècles, et dont nous exhumons sans assez de respect la civilisation et le langage, si mortelles qu'aient été les guerres et si fréquents les exodes depuis ces temps reculés, reconnaîtraient sans doute dans des Libanais d'aujourd'hui leur postérité authentique. Leur sang n'a pu disparaître complètement, la raison défend de le croire, même en ne s'appuyant que sur un calcul de probabilités. Tenons pour certain que l'ethnographe qui s'occupera des Libanais aura beaucoup à faire. On prétend par

MICHEL CHIHA

exemple que nous sommes un peuple purement sémitique. Voire. Il paraît très téméraire de dire d'une façon exclusive que nous le sommes. Nous pourrions faire état à ce propos de discussions célèbres. Bornons-nous à citer quelques textes aussi récents qu'il se peut, puis à brièvement rappeler la suite de nos aventures au cours de l'histoire pour rendre évidente la complexité de notre cas.

*« La préhistoire nous montre l'existence d'une population très dense d'autochtones sur le littoral et cette population ne paraît pas sémitique. »*  
(CONTENAU).

*« L'anthropologie, ainsi qu'il fallait s'y attendre, ne nous assure pas pour la période historique, en Phénicie, de l'existence d'une race uniquement dolichocéphale comme elle le serait si nous avions à faire à des Sémites purs. Les éléments sont déjà très mélangés. »* (CONTENAU).

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

« *Le premier fait historique nous indique la pénétration de l'influence égyptienne à Byblos, influence qui sera profonde dans tout le pays au cours du second millénaire.* » (CONTENAU).

« *... diverses informations un peu éparses géographiquement, conduiraient à faire apercevoir un état d'homogénéité sémitique, au III<sup>e</sup> millénaire, de tout l'ensemble Phénicie-Palestine jusqu'à l'extrême Sud. Cette homogénéité est beaucoup mieux assurée d'autre part dans la direction opposée, vers le Nord...* » (RAYMOND WEILL, *La Phénicie et l'Asie Occidentale*, p. 25).

« *L'invasion indo-européenne (qui ne déborde du Nord qu'à partir de 2000 ans environ avant notre ère) recouvre l'Asie Mineure et l'Arménie, donnant par mélange avec les populations primitives (asiatiques non sémitiques), ces peuples qui tiendront une si grande place dans l'histoire du II<sup>e</sup> millénaire et dont les principaux sont ceux de la famille hittite. D'autres flots d'invasion recouvrent en même temps*

MICHEL CHIHA

*l'Euphrate moyen et à l'Ouest la Syrie centrale d'où, courant vers le Sud, ils atteignent la Palestine.»*

*« Dans cette Syrie-Palestine du II<sup>e</sup> millénaire, ainsi découverte, nous allons rencontrer un élément de population nouveau et d'une très grande importance provenant des arrivées indo-européennes. »* (WEILL, p. 80).

*« Au stade de leur arrivée, les indo-européens venus (du nord) d'une immense région froide et de civilisation rudimentaire, sont surtout des agriculteurs nomades . . . (Ouvrons une parenthèse pour ajouter ceci: ils introduisent le cheval qui était complètement inconnu dans le monde oriental avant leur descente).»* (WEILL, p. 93).

*« Les Hittites asiatiques pré-indo-européens nous ont fait apercevoir qu'à très ancienne date, il y avait inter-change, déplacement et mélange des populations entre Syrie-Palestine et Asie-Mineure... Il est tout à fait naturel qu'à partir du début de la*

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

*période indo-européenne après 2000 les circulations et migrations se soient exercées de manière aussi facile... Quant à la présence d'un important élément indo-européen en Syrie-Palestine, elle est tout à fait claire d'après la documentation sur ce pays que nous allons trouver en Egypte, dans la première période du nouvel Empire au XV<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle, et dont les informations pour nous sont capitales.» (WEILL, p. 94).*

Ainsi, depuis la préhistoire et jusqu'au XV<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles avant notre ère, jusqu'aux tablettes de Tell-el-Amarna, le seul fait bien établi sur le plan de l'ethnographie pour les régions qui nous intéressent c'est le mélange et la confusion. Le creuset des races et des types humains est ce pont qui relie la Méditerranée orientale au Golfe persique. Les uns montant, les autres descendant, les hommes de ce passé lointain se rencontrent et s'unissent, de gré ou de force, sur le sol

MICHEL CHIHA

dont la partie maritime centrale est aujourd'hui notre patrie.

Depuis le XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, la situation du point de vue de l'ethnographie, pour devenir beaucoup mieux connue et claire, n'en est pas moins déconcertante.

Avant d'en dire un mot, je citerai du feu Père Lammens une page particulièrement édifiante, à propos des grandes invasions dont le Levant actuel fut l'objet partiel depuis l'époque de Tell-el-Amarna jusqu'à la conquête d'Alexandre. Il écrit ceci: « *Vivant isolés sur leur territoire morcelé, cantonnés dans les replis de leurs montagnes, à l'abri des forêts de cèdres séculaires, derrière le fossé de leurs rivières torrentueuses, les habitants des minuscules Etats syriens menaient la vie de clan, s'épuisèrent en luttes intestines: nord contre sud, montagnards contre gens de la plaine; Syriens continentaux cherchant au dépens des riverains de la Méditerranée, des*

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

*Républiques phéniciennes, à s'ouvrir un accès vers la mer. Et tous, au milieu de ces guerres fratricides, négligeant de surveiller les passes, les Pyles du Taurus, les gués de l'Euphrate, laissant grande ouverte la barrière du désert. Ils assistèrent à l'invasion des Hébreux, à la descente vers le Sud des tribus anatoliennes, au débarquement sur la côte des pirates égéens ; des Philistins (ces derniers venus probablement de Crète), au défilé ininterrompu des conquérants d'Orient et d'Occident : Babyloniens, Egyptiens, Hittites, Assyriens, Perses, Macédoniens. L'absence d'union, de sentiment national avait émoussé le ressort moral. Plus souples, les Phéniciens ne s'abandonnent pas. Sans entrer en lutte ouverte avec les Assyriens, les Perses, ils forceront les envahisseurs à compter avec eux, à payer les services de leur marine. Ils acceptent la lucrative mission d'intermédiaires entre l'Asie et le monde méditerranéen. » (La Syrie, p. 8). Ce qui résulte avant tout de ce texte c'est la distinction*

*MICHEL CHIHA*

historique entre ce que le Père Lammens appelle les Républiques phéniciennes et ce qui les entoure, NON SEULEMENT DU POINT DE VUE DES FRONTIÈRES MAIS DE CELUI DES MÉTHODES POLITIQUES.

Cela devait être signalé en passant. Il y a là le signe d'intérêts contradictoires suivant qu'on est un peuple de la mer ou des confins du désert. Peuple de commerçants-navigateurs, peuple d'agriculteurs, peuple de pasteurs nomades, autant de formes de la vie en société, autant de conceptions du gouvernement et de la liberté, autant de chances ou de risques de diversité du type humain.

A partir de ce moment, la puissance égyptienne, si longtemps suzeraine en Phénicie, elle-même décline. C'est la fin prochaine, en ce qui nous concerne, d'un grand chapitre de l'histoire. Après une longue lutte

entre les Hittites descendus du nord et les Égyptiens, lutte qui se déroule pendant plus de vingt ans, principalement dans un rayon d'une centaine de kilomètres autour du Liban actuel et qui se termine par une paix de lassitude, les villes de Phénicie évoluent lentement vers une période de trois siècles d'indépendance dont l'histoire est obscure. Ici se présente opportunément cette remarque de Maspéro: « *La Syrie est ainsi placée qu'elle ne peut être indépendante qu'à la condition de ne pas avoir de voisins puissants.* » Weill écrit à ce propos: « *Dès que cette terre (qu'il appelle le pays phénico-palestinien) est livrée à elle-même elle cesse de se faire entendre à nous . . . villes et principautés qui la composent se replient chacune sur elle-même* (ce sont les controverses connues autour de la ville libre et du municipe autonome).» Durant ce temps la Phénicie connaît cependant les débuts de sa grandeur colo-

MICHEL CHIHA

niale; on l'imagine alors commerçante et industrielle, disposant d'une marine marchande considérable et ayant une population extrêmement disparate, comme de nos jours les grands ports méditerranéens. On peut même concevoir pour ce temps-là une Phénicie relativement surpeuplée, éprouvant le besoin de fonder des comptoirs outre-mer et dans les pays voisins, non seulement pour y placer des marchandises mais pour y établir ses propres enfants; il faut se souvenir à ce propos que « *les Phéniciens trafiquaient avec le dehors à la fois par terre et par mer, au moyen de caravanes et sur des vaisseaux* » (MASPÉRO).

Au début du IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les guerres de conquête, les grandes invasions reprennent. Leur résultat du point de vue démographique est de faire défiler entre l'Euphrate et la Mer Rouge les armées triomphantes de nouveaux empires, devenus

à leur tour des puissances « mondiales ». C'est un mouvement ininterrompu, aux secousses brutales, qui trouve invariablement Phénicie-Liban et Syrie au centre de chaque aventure. Le flux et le reflux laissent partout leurs alluvions humaines et l'enchevêtrement des races se complique et s'accroît.

A partir de 875 environ, ce sont les Assyriens qui dominent pour près de trois siècles une Phénicie devenue leur vassale, mais qui, comme toujours, a réussi à conserver sa personnalité; ensuite ce sont des peuples aryens, les Mèdes et les Perses, qui sont ici les maîtres pendant plus de deux cent cinquante ans, jusqu'à la victoire d'Alexandre à Issus, en Cilicie, qui fut une colonie phénicienne. La Puissance Perse s'effondre en 333, tandis que pénètrent partout avec les Gréco-Macédoniens la civilisation et la langue helléniques. Alexandre disparu,

*MICHEL CHIHA*

ses généraux réunis près de Homs font un premier partage de son empire; après quelques péripéties, voilà la Phénicie avec la Syrie à Séleucus qui fonde une capitale à Antioche; et l'Égypte à Ptolémée.

Pendant ce temps, Rome qui a détruit Carthage grandit immensément et commence à imposer sa loi à l'univers. En 64 avant J.-C. Pompée est en Syrie avec ses légions et y enracine profondément l'Empire Romain qui, prolongé par l'Empire d'Orient, se maintient dans notre pays pendant près de sept siècles. Simultanément le christianisme a surgi et, venant vers nous, Jésus de Nazareth est arrivé aux confins de Tyr et de Sidon. Du VI<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle, les Chosroès disputent âprement la Syrie à Byzance et lui font connaître le rigueur de l'invasion; après quoi les Arabes arrivent du Sud, triomphent d'Héraclius à la bataille de Yarmouk avec

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

vingt-cinq mille hommes seulement et se trouvent sans doute les premiers étonnés de rester maîtres du pays à si bon compte.

Ce que les événements ainsi résumés représentent sur notre petit échiquier de migrations et de déplacements, d'arrivées et de départs, de bouleversements au point de vue ethnographique est proprement invraisemblable. La suite ne le sera pas moins. Ce qui importe, c'est que les treize siècles qui, au point où nous sommes, sont encore devant nous, ne nous fassent pas tenir pour non venus les quarante qui les ont précédés. Nous n'oublions certes pas que nous nous occupons en ce moment du Liban *d'aujourd'hui*. Mais, le Liban d'aujourd'hui, ce ne sont pas seulement des montagnes et des rivages, ce sont des hommes. *Ces hommes, nous devons dégager leurs traits pour tirer du passé, la connaissance du présent et la leçon de l'avenir.*

MICHEL CHIHA

*Par la force des choses, avec l'islam naissant, l'étiquette principale des individus qui, sous la domination de Byzance, était nationale (on était ou on n'était pas citoyen de l'Empire) devient confessionnelle. En effet, l'islam politique procède évidemment de l'islam religieux. Le Calife est le Commandeur non des Syriens ou des Arabes ou des Egyptiens ou des Andalous, mais des croyants. Ce que nous imputons quelquefois, sans y réfléchir beaucoup, à une sorte de fatalité, trouve son point de départ dans un fait historique. Désormais, la question ethnographique se double d'une question confessionnelle qui prend le dessus. Et l'islam politique dénombre automatiquement les confessions diverses qui sont sous son autorité en leur attribuant une hiérarchie de statuts personnels à servitudes et privilèges variables.*

Maintenant, nous devons pousser plus avant à grands pas pour arriver à nos jours. Voici (pendant moins d'un siècle qui le

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

croirait?) les Ommeyades à Damas; puis les Abbassides à Bagdad; enfin les Fatimites au Caire, maîtres à tour de rôle de l'antique côte phénicienne et de la montagne où les populations seront plus d'une fois acculées à la révolte, malmenées, dispersées. Voici au Liban, sous les Ommeyades, les Mardaïtes venus des confins du Taurus et qui se confondent finalement avec les Maronites lesquels bien avant eux avaient trouvé un refuge et fondé une patrie dans la montagne libanaise. Voici surtout, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, sur le territoire qui est maintenant le Liban, les Croisés.

Beyrouth par exemple occupé vers le milieu de mai 1100 par le roi Baudouin, appartiendra aux Francs jusqu'en juillet 1291 soit plus de 180 ans, et la période franque dans son ensemble durera tout ce temps-là. Or, depuis 1918, vingt-cinq ans à peine se

MICHEL CHIHA

sont écoulés. Rendons-nous compte par là de ce que les 180 années du royaume Franc représentent dans le temps. Alors, on ne voyageait pas comme on voulait et l'on peut tenir pour certain que, des hommes d'Occident qui vinrent ici par milliers de l'Europe entière sans omettre la Scandinavie, beaucoup ne repartirent jamais. « *Les mariages mixtes allaient se multipliant, principalement dans les villes.* » (LAMMENS). « *Nos beaux-parents, leurs enfants demeurent avec nous. Les langues sont devenues familières, communes aux citoyens des deux nations.* » (FOUCHER DE CHARTRES).

Parallèlement, un peu avant ou après, des dissidents de l'Islam orthodoxe, des fidèles de sectes nouvelles s'introduisent par le nord et par le sud au Liban et en Syrie et occupent, une communauté après l'autre, un bastion naturel considéré comme un refuge. Cela est caractéristique. Ismaïlis,

Nosâiris, Druzes, Chiites: il s'agissait toujours de minorités menacées, persécutées qui se perchaient chacune sur sa montagne, comme avaient fait et continuaient de faire les Chrétiens. Où elles étaient alors, à quelques déplacements près, elles sont encore aujourd'hui. *Constatons que, chez nous comme autour de nous, par un phénomène facilement explicable, les montagnes sont le fief des minorités.*

Je ne m'attarderai plus sur la suite de ce résumé d'histoire. D'autres que moi et d'un autre point de vue vous en ont parlé longuement. Je retiendrai seulement que, depuis les Mamlouks, sans omettre avant ou après eux les Seldjoucides, les invasions mongoles et le passage destructeur de Tamerlan, les populations du Liban furent plus d'une fois l'objet de terribles remous. « *Au cours du XV<sup>e</sup> siècle, écrit Lammens, surtout après le départ des hordes de Tamerlan, Beyrouth*

MICHEL CHIHA

*devint le rendez-vous de toutes les populations méditerranéennes . . . un mélange indescriptible . . . toutes les langues de la Méditerranée, toutes les races . . . toute l'écume, toute la fleur de civilisations rivales est poussée sur ce coin du rivage phénicien, par des nécessités plus impérieuses que les divergences de races et de religions.»* Heureusement pour nous qu'à dater de ce moment la montagne se fait plus rigide, plus conservatrice, plus austère.

Puis viennent les Ottomans, cependant qu'en face d'eux naissait un peu plus tard une dynastie libanaise vraiment digne de ce nom, ces Maans étonnants prolongés par les Chéhab, qui eurent conscience de l'originalité profonde de ce pays à travers ses singularités avec une connaissance pour ainsi dire instinctive de son destin et la tradition libanaise dans le sang.

A partir de Fakhreddin II, ce «Facardin»

## *LIBAN D'AUJOURD'HUI*

qui impressionna si fort les imaginations en Occident, la population du Liban s'accroît constamment d'apports nouveaux, principalement chrétiens, fournis par le Proche-Orient. Le Liban qui affirme de plus en plus sa personnalité devient de plus en plus aussi une terre d'asile, remplissant ainsi une de ses fonctions naturelles.

Les invasions se faisaient moins fréquentes à cause des dimensions et des moyens de défense de l'Empire ottoman où le Liban est enclavé. (Il y aura pourtant par exemple la tentative de Bonaparte et l'entreprise d'Ibrahim Pacha.) Ce sont les persécutions chez les autres qui attirent au Liban clercs et laïcs et finalement presque tous les chefs des rites orientaux chrétiens. Nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour le constater; et le fait ne saurait être l'effet du hasard.

*MICHEL CHIHA*

Par là, au bout d'une énumération trop brève ou trop longue suivant le point de vue, nous nous trouvons devant les Libanais d'aujourd'hui, les onze ou douze cent mille hommes que nous sommes et qui sont la substance vivante de ce passé si tourmenté.

De toutes les ironies du sort, ce n'est pas la moindre que les princes ottomans déchus et exilés aient trouvé sur notre sol leur dernier refuge. Il faut se souvenir d'ailleurs, pour comprendre le Liban, que la dixième partie au moins de l'actuelle population libanaise, venue de l'extérieur depuis tout au plus vingt-cinq ans, n'est libanaise que depuis un temps très court et qu'elle vit encore trop souvent dans le cadre de traditions importées qui ne sont pas toujours les nôtres. Arméniens, Russes, Turcs, Iraquiens, Kurdes même et combien d'autres,

ont retrouvé ici le foyer perdu et malgré la dureté des temps, quelque chose de la douceur de vivre. Ajoutons à cette remarque, non point pour le contraste mais comme une illustration complémentaire de notre cas, les modifications d'ordre démographique *imputables à l'émigration* qui fut si massive vers la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième. Et retenons aussi comme un fait qu'on ne saurait négliger, rien que pour les vingt-cinq dernières années les mariages entre Libanais et Occidentaux qui font qu'aujourd'hui des milliers d'enfants de ce pays ont une ascendance mixte de laquelle ils se réclament.

Dira-t-on après cela que le Liban d'aujourd'hui est sémitique? Dira-t-on qu'il est arabe? Chacun en jugera. Le Père Lammens auquel on accorde je suppose quelque crédit, contestait que la Syrie elle-même fût arabe.

MICHEL CHIHA

Pour lui elle a un caractère original, elle est syrienne. Nous dirons pour notre part, avec des arguments plus décisifs encore, que *la population du Liban est libanaise, tout simplement*, et que réserve faite de naturalisations très récentes, elle n'est pas plus phénicienne qu'égyptienne, égéenne, assyrienne ou médique, grecque, romaine, byzantine, arabe, avec ou sans consanguinité, ou européenne par les alliances, ou turque par exemple. Tout au plus dirons-nous qu'elle est une variété méditerranéenne, probablement la moins déchiffable. Elle a son visage à elle et nul autre. Et l'on ne pourra pas expliquer le Liban d'aujourd'hui sans la prendre exactement pour ce qu'elle est.

Cette population très attachée malgré tout au sol natal en porte au loin la passion et la nostalgie dans la mesure où, par la force des choses, elle est poussée au voyage

et à l'aventure. Malheureusement moins prolifique que naguère, ce qui doit être considéré désormais comme un danger, elle a la particularité de s'accroître dans une large mesure par l'immigration, de même qu'elle décroît non moins largement par l'émigration.

*Le devenir libanais se révèle ainsi sous les signes apparemment contradictoires du traditionalisme et de la mobilité, mais aussi sous le signe constant de la foi.*

Nous sommes, ne l'oublions pas, dans cet Orient toujours en fermentation et littéralement malade d'intelligence et d'exégèse, une terre promise des minorités inquiètes, un haut lieu d'où montent librement vers le ciel le plus transparent, le plus étoilé, toutes les prières. De sorte que nous voilà devenus une mosaïque religieuse sans équivalent sur la terre, *et qu'à l'intérieur de la nation et de la cité, nous ne savons plus nous nommer que par notre*

MICHEL CHIHA

*croyance ou notre liturgie. Cette dernière singularité a de nos jours pour principale raison d'être, avec la force redoutable qui naît de l'habitude, la méfiance instinctive des faibles et la crainte des uns d'être dominés par les autres. Nul ne parlerait de minorités s'il ne redoutait lui-même une majorité. Mais il arrive que, dans certains domaines, la crainte devienne excessive et illusoire. Et la diversité dans l'ascendance et dans la foi a fait en bonne partie la diversité dans les mœurs et dans les lois comme les statuts personnels en témoignent. Nous serions je pense, tels que nous sommes, considérés par la raison pure comme une impossibilité si nous n'existions pas avec cette tranquille assurance que nous opposons aux philosophes.*

Et nous sommes, de fait, une nécessité. Il faut nous souvenir de plus que notre situation géographique fait de nous, par rapport à l'étranger, une étape et un bastion de première

importance sur une route de plus en plus universelle.

Mais l'intérêt qui nous est porté par l'Occident et par le reste du monde obéit aussi à d'autres mobiles. *Sur le plan de la foi*, rien n'était plus naturel que de voir des missionnaires venir vers nous. Les hautes autorités spirituelles auxquelles nous obéissons ne pouvaient pas nous ignorer. Elles ne pouvaient pas ignorer non plus notre proximité des Lieux saints où, sous des formes diverses, le Dieu unique est adoré. Nous baignons ici dans l'Histoire ancienne, dans l'Histoire des religions, dans l'Histoire sainte. *Le clerc est venu à nous sous la forme triple du pèlerin, du missionnaire et du savant*. De là est né un enseignement qui, petit à petit, en se développant, est devenu une raison d'être en soi. Graduellement cet enseignement, d'abord primaire, s'est accru du secondaire puis du supérieur

MICHEL CHIHA

pour s'épanouir en Universités à vaste rayon d'action et à large renommée.

*Sur le plan de la science et du travail intellectuel* des développements se sont produits dans de nombreux domaines qui ont eu pour résultat d'attirer au Liban des étrangers en très grand nombre.

Professeurs et élèves venant de directions en général différentes se sont multipliés. L'enseignement de la théologie, par exemple, a créé le séminaire; et l'enseignement de la médecine, la clinique et l'hôpital, avec leur clientèle venue de près et de loin. Notons que sur ce dernier terrain s'affirme de plus en plus dans notre voisinage une concurrence menaçante et que nous devons améliorer rapidement nos techniques et nos disciplines si nous ne voulons pas être dépassés.

Dans l'ordre scientifique et littéraire, nous devons signaler que le Liban suscite

## *LIBAN D'AUJOURD'HUI*

naturellement la présence de l'archéologue, de l'historien, du publiciste et, du point de vue pratique, du technicien de l'imprimerie. Pour le constater il n'y a qu'à regarder autour de soi. Nous touchons par là à cette question des langues qui serait si simple si on n'y mêlait pas de vaines susceptibilités. L'arabe est une langue magnifique et c'est la langue de millions d'hommes; nous ne serions pas nous-mêmes si nous renonçons, nous Libanais de ce vingtième siècle, à en devenir les maîtres comme nous le fûmes depuis cent ans. Ce doit être pour nous une ambition légitime de la connaître et de l'enseigner de façon tout à fait supérieure, de manière à conserver avec notre prestige et notre rang la chance de toujours donner au monde arabe ses plus grands écrivains, ses plus grands journalistes et ses plus grands poètes.

*MICHEL CHIHA*

Mais, ne voit-on pas tout de suite qu'un pays comme le nôtre, s'il n'est bilingue (et même trilingue s'il se peut) est tout simplement décapité. En fait, nous maintenons ici, depuis des âges, quantité de langues vivantes et mortes. Qu'aurions-nous à transmettre à l'Orient si nous ne le prenions à l'Occident (l'inverse étant également vrai) et comment conserverions-nous, comment développerions-nous les liens indispensables qu'impliquent l'enseignement à tous ses degrés, la recherche scientifique, le voyage, le commerce, le tourisme chez nous, la présence d'émigrés libanais par milliers dans toutes les parties du monde, sans parler de nécessités impérieuses de la politique que nous impose notre situation géographique, si nous ne disposions à côté de la langue arabe, et non moins parfaitement, d'une langue universelle?.. Avant même l'invention de l'alphabet le Liban-

Phénicie ne pouvait être que polyglotte, ce qui est en soi une supériorité. Depuis la conquête d'Alexandre, il n'a pas cessé d'être, officiellement et en fait, un pays au moins bilingue; et si les Turcs, en quatre siècles de domination, n'ont pas réussi à imposer leur langue cependant que telle ou telle langue d'Occident la dépassait, c'est que le turc n'était pas un moyen de conversation avec le reste de l'univers. Et les Turcs s'en sont aperçus et en sont arrivés à donner le prodigieux exemple d'un peuple qui, faisant fi du préjugé, renonce d'un coup aux caractères séculaires de son alphabet, pour emprunter celui de l'Occident lequel, utilisé par la quasi-totalité de la race blanche (à laquelle nous appartenons) procède lui-même de l'alphabet des Phéniciens. Il n'y aurait qu'un chauvinisme un peu désuet et puéril pour nous amener à sacrifier sur ce point

MICHEL CHIHA

nos intérêts les plus réels et les plus pressants et à ne point admettre au vingtième siècle ce que nos devanciers ont tenu pour indispensable au temps de Rome et de Byzance. Ce serait faire tort à notre pays et même aux pays voisins, envers lesquels nous nous reconnaissons des obligations.

Je propose à vos réflexions cette remarque d'un sociologue réputé, Arthur Ruppin, qui fut jusqu'à sa mort récente chargé du cours de sociologie juive à l'Université hébraïque de Jérusalem : « *Depuis la guerre (l'autre guerre), l'emploi de l'anglais a augmenté naturellement parmi les Juifs, en Palestine, qui, sans doute, comme tous les autres peuples devront parler une langue universelle outre la leur.* » Cette leçon vaut d'être retenue si nous ne voulons pas nous rendre volontairement sourds, pour devenir par la suite muets. Je n'irai pourtant pas, pour faire pièce aux très entreprenants

voisins qui, comme moyen de conservation et de défense ont cru devoir ressusciter l'hébreu, jusqu'à préconiser en ce qui nous concerne la résurrection du phénicien, de l'araméen ou du syriaque. Nous sommes ici des gens raisonnables et j'espère bien que nous ne pousserons pas la passion jusque-là.

\* \* \*

Au point où nous sommes, je reprendrai deux petites phrases de la conférence dont je vous ai dit un mot, et dont je ne fais état que pour me couvrir de l'autorité du Père Lammens, qui dans un article de la Revue *Al-Machrik* de février 1931, m'a fait l'honneur d'une approbation sans réserve :

« *Du point de vue économique* qui est celui des échanges, qui dit route, dit absence nécessaire d'obstacles et de barrières; toutes les fois qu'on a fermé la route essentielle il s'est

MICHEL CHIHA

trouvé un conquérant pour la forcer »; et *du point de vue politique*, « un peuple en tant que nation ne peut croître et se maintenir sur une de ces voies capitales que vingt autres nations utilisent et que naturellement elles convoitent, sans être très fort par lui-même ou sans s'inféoder ou s'allier à un autre peuple qui le soit. Et c'est pourquoi ces pays n'ont pas connu — ou tout au moins n'ont connu que passagèrement et pour ainsi dire par morceaux — l'indépendance totale ».

Or, nous sommes en un sens maîtres de la route, et nous ne sommes pas forts. Nous ne pouvons donc pas prétendre ouvrir et fermer cette route à notre gré. Cette histoire qui est la nôtre est, nous l'avons vu, vieille comme le monde, vieille comme nous. *C'est la raison principale qui fait que les maîtres du monde se penchent attentivement sur notre destin.* Ce n'est pas la seule, nous l'avons vu égale-

ment. Il y a en effet ce fait que telles grandes puissances et leur civilisation avec elles, ne peuvent pas se désintéresser de notre sort, du patrimoine spirituel que nous représentons, sans faillir à leur devoir moral et à leur politique tout ensemble. A certains moments de l'histoire nous avons pu nous trouver relativement à l'écart de la vie et des exigences internationales; par exemple après que la route maritime des Indes par le Cap de Bonne Espérance eut été découverte, ce moment coïncidant avec l'apogée de la puissance ottomane à laquelle il eut paru téméraire de s'attaquer. *Mais tout a changé et de telle manière, la science et les découvertes aidant, que nous risquons désormais fort peu d'être oubliés avant la fin du monde.*

Tel est notre Liban si modeste et territorialement si petit, envisagé non point seul mais adossé à des voisins encore plus exposés

MICHEL CHIHA

et vulnérables (parce que géographiquement moins susceptibles d'être défendus).

Nous ne nierons pas que la route sur laquelle nous nous trouvons et que le bastion-refuge qui la domine ont pour nous des avantages qui peuvent aller croissant du point de vue *intellectuel* et du point de vue *économique*. Mais il est manifeste que cette situation a des inconvénients graves, qu'elle comporte pour nous une menace constante sur le plan *social* et sur le plan *politique*.

Elle nous met en état de *permanente ébullition*. Notre cas est ce qui ressemble le plus au mouvement perpétuel: *entrée* quelquefois massive d'hommes incorporés à la cité sans préparation sociale et politique, sans aménagement préalable; *sortie* d'hommes qui la quittent et vont au loin, emportant ses traditions dans leurs bagages, sans mesurer le déséquilibre que leur départ peut produire.

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

Ce sont d'une part de nouveaux plants qui n'ont pas eu le temps de bien s'acclimater et qui font une croissance désordonnée, de l'autre des chênes adultes que l'on transplante au loin sans se demander si, après eux, il y aura encore assez de verdure et d'ombre.

Songez avec cela à l'affaiblissement de notre natalité et de notre endurance physique et morale. *Comment fonder des foyers et des traditions, s'il faut ajouter à tant d'ébranlements ceux qu'il faut mettre au compte d'une politique qui ne fut pendant si longtemps qu'une entreprise de démolition.*

*Ici apparaît, il me semble, ce qui devrait être la première de nos positions de doctrine, à savoir que, politiquement, le Liban n'est pas un pays à coups de tête et à coups d'Etat. C'est un pays que la tradition doit défendre contre la force. Chaque secousse qu'il subit compromet plus ou moins ce que fait pour lui le temps. Il n'y a pas*

MICHEL CHIHA

d'évidence plus certaine. Nous dirons pour exprimer cela dans le langage direct des médecins que pendant qu'il fait une digestion difficile le Liban est toujours exposé par ceux qui l'agitent à une congestion cérébrale; ce qui est tout à fait déraisonnable. *Il faudra toujours préférer chez nous une lente mais profonde évolution à une révolution.*

*Nous opposerons donc à l'excès de mouvement qui nous déséquilibre, des institutions stables qui résisteront ensuite à tous les assauts si nous faisons en sorte de les conserver intactes pendant seulement dix ans (ce qui n'est possible que si on les rend conformes en tout à la nature des choses). De révision en révision chacun voit où nous en sommes arrivés et, le plus frappant encore, c'est que la position à l'arrivée s'annonce identique à ce qu'elle fut au départ. Ce qui pour le Liban d'aujourd'hui est une nécessité, c'est une connaissance et une compréhension suffisantes*

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

*de sa position géographique et des servitudes on peut dire naturelles qui la grèvent ; et, ensuite, de la nature des groupements divers dont l'association constitue le peuple libanais. Il ne saurait y avoir de lois organiques ou ordinaires viables au Liban qui ne tiennent compte de ces réalités profondes. Cette connaissance et cette compréhension acquises, nous dirons donc ceci :*

1° — *Pays de minorités confessionnelles associées, le Liban ne saurait tenir longtemps, politiquement, sans une assemblée qui soit le lieu de rencontre et d'union des communautés, en vue du contrôle commun de la vie politique de la nation. Quand vous supprimez l'assemblée vous transportez inévitablement le débat dans le sanctuaire ou à son ombre, et vous retardez d'autant la formation civique ; (de plus, quand vous n'avez pas d'assemblée, vous n'avez rien à opposer à une pression trop forte de l'étranger).*

2° — *Pays aux couches sociales très diverses,*

MICHEL CHIHA

*qui vont de l'extrême archaïsme à l'extrême civilisation (il n'y a qu'à regarder autour de soi pour le constater), le Liban qui a suffisamment de statuts personnels comme cela, ne saurait se donner des lois qui, en fait, ne seraient valables que pour telle ou telle partie de ses nationaux, pour telle ou telle région. Dans certains cas, l'extrême progrès dans la législation pourrait rejoindre l'extrême erreur dans le gouvernement et l'administration. Les lois d'un pays sont faites à l'usage de tous ses habitants avec, au moins, une moyenne suffisante pour les justifier.*

Il est évident que l'application d'un tel principe doit laisser place à quelques exceptions et à bien des nuances. *Mais vous devez en tenir compte si vous ne voulez pas que la loi elle-même soit à l'origine de la rébellion ou de l'injustice.*

3° — *Pays entouré de convoitises et travaillé par des irrédentismes en voie de*

## LIBAN D'AUJOUR'HUI

résorption si de trop lourdes maladresses ne sont pas commises, *menacé d'autre part d'empiètements divers par les chercheurs de terres promises, le Liban pour maintenir ses éléments frondeurs dans un bonheur relatif et pour couper court aux séductions voisines, doit faire en sorte que ses lois fiscales et ses lois en général comportent, pour un temps au moins, un avantage, une prime, une tolérance par rapport à celles des autres.* Cela paraît élémentaire, l'essentiel étant de durer pour se stabiliser.

4° — *Pays traversé par la route à son carrefour et devenu dans une certaine mesure une place publique, le Liban doit fortifier par ses lois l'édifice de ses traditions en consolidant par conséquent par tous les moyens la famille libanaise, et en enseignant à nos enfants à subordonner le temporel au spirituel et le bien-être à la liberté.*

Nous avons eu l'occasion de parler de la Suisse à propos de démographie. Voilà

*MICHEL CHIHA*

un des lieux du monde qui nous offrent, à nous Libanais du vingtième siècle, le plus d'enseignements. La Suisse qui a par-dessus tout l'amour de ses libertés, est aussi avant tout un pays pratique, économe et sage. Après une période dite patricienne qui fut une des plus fécondes de son histoire, la démocratie y est reine depuis cent cinquante ans.

En Suisse, comme chez nous, la montagne joue un rôle considérable et les Suisses dans leur ensemble, n'ont pas l'habitude des discussions byzantines et des longues paresseuses. C'est au contraire un pays où l'on a la passion du travail et où on ne perd pas son temps en paroles vaines. Et c'est un pays où, sur un territoire relativement petit et parmi une population de quatre millions d'hommes, se rencontrent comme chez nous, quoique d'une façon moins accusée, les races, les langues et

les religions. Or, que voyons-nous en Suisse? D'abord cette remarquable division territoriale et politique en *vingt-deux cantons qui sont chacun un Etat souverain avec son gouvernement et tout l'appareil législatif, exécutif et judiciaire qu'un Etat souverain comporte*; il y a même trois cantons qui sont divisés en demi-cantons pour des raisons topographiques, politiques ou autres. Et par-dessus ces gouvernements cantonaux, il y a naturellement un gouvernement de la Suisse entière, avec ses institutions, ses assemblées et ses lois. En Suisse, donc, il y a vingt-deux États, sans les fractions, qui comptent, *en moyenne*, moins de 200.000 habitants chacun, *et qui obtiennent individuellement et collectivement leur repos et la concorde entre les citoyens au prix d'une des machines politiques les plus compliquées et les plus encombrantes de l'univers*. Le bourgeois suisse, le paysan suisse et l'ouvrier, si attentifs à la dépense,

MICHEL CHIHA

estiment pourtant, que cette onéreuse organisation historique de leur vie commune n'est pas un luxe, qu'elle n'a rien de somptuaire. Ils savent qu'ils lui doivent leur force et la longue paix qui les unit. Ils ne se plaignent pas eux, comme nous l'entendons répéter ici trop souvent, de porter un vêtement trop large pour leurs épaules.

Tandis que nous autres, chaque fois, pendant vingt ans, que nous avons eu une assemblée dont *le premier objet était de consolider chez nous le vouloir vivre en commun*, une assemblée nous permettait de faire délibérer ensemble dans l'atmosphère de la chose publique, en les éloignant un moment de l'intérêt confessionnel, le Maronite et le Sunnite, le Chiite, le Druze, le Grec-Orthodoxe, le Melchite et les autres, nous avons tout fait pour discréditer cette assemblée et pour la ruiner.

A cette bonne action, contribuaient

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

d'ailleurs allègrement, il faut le dire, des hommes dont la responsabilité demeure lourde, et qui n'ayant, dans ce cas précis, rien compris à nos affaires, pensaient appliquer valablement au Liban des théories valables peut-être pour le Béarn ou la Touraine.

Et pourtant, notre cas dans son ensemble est bien plus délicat que celui de la Suisse. *Il appelle, à tout prix, des solutions de modération et de sagesse comportant d'abord une patiente initiation des Libanais à la compréhension de l'intérêt général. Il exclut comme un péril de mort la tyrannie, la domination des uns par les autres, les convulsions de toute nature.*

Sous prétexte donc de simplifier, de nous donner des gouvernements à notre mesure, une mesure de pygmée (comme si en cette matière on pouvait réduire indéfiniment), nous nous sommes acharnés à détruire ce

MICHEL CHIHA

qui se présentait comme l'image évidemment un peu rustique mais à coup sûr, véridique de la population libanaise avec ses disparités et ses contrastes.

Au lieu de faire de notre mieux pour améliorer progressivement une institution indispensable, nous l'avons traitée chaque fois comme un organe malade dont on se débarrasse sans se demander si, privé de cet organe, le corps pourra continuer à fonctionner. Pendant vingt ans, nous avons fait comme Pénélope. Telle est notre belle aventure. Et cependant lorsqu'en 1861 puis en 1864, les grandes puissances, la France généreuse et libératrice en tête, s'occupant une fois de plus de nous chargèrent leurs ambassadeurs de délibérer sur l'organisation de l'avenir du Liban (un Liban moins complexe que celui d'aujourd'hui), *ce furent six personnages représentant six souverains dont le*

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

*plus démocrate était alors la reine d'Angleterre, qui décidèrent de donner au Liban une assemblée élue, représentative des communautés, estimant que c'était une nécessité répondant à la nature des choses.* Et le Liban connut une période de cinquante ans de tranquillité et de paix.

Après cela on peut nous parler tant qu'on voudra des bienfaits ou des méfaits de la démocratie quand il s'agira de nos lois fondamentales; *nous répondrons fermement que nous sommes ici des minorités confessionnelles associées dont le but est de s'unir, de fraterniser davantage sur le terrain politique, et que nos traditions et nos méthodes pour être ce qu'elles sont demeurent étrangères aux exigences abstraites de la sainte démocratie.*

On dira : mais cette assemblée comment la fera-t-on et quels seront ses pouvoirs ? C'est une autre histoire que je n'aborderai pas ce soir. Pour l'instant,

*MICHEL CHIHA*

le principe seul est en cause. On dira aussi: cette assemblée sera médiocre, elle ne groupera pas les meilleures têtes du pays, elle manquera de mesure, elle fonctionnera mal. Je répondrai, c'est très possible; il faudra faire en sorte qu'elle fonctionne mieux, celle-là ou la suivante; il faudra, plutôt que de l'envoyer au diable, faciliter sa besogne et non point la ridiculiser; et même la décharger partiellement pour un temps des tâches trop délicates, en se souvenant (sans perdre de vue sa raison d'être première) que, dans un pays dont tant de puissances s'occupent, une tribune n'est jamais de trop et qu'elle vaut toujours mieux que les erreurs et les abus dans le silence. Si Fakhreddin et Béchir étaient de ce monde dans les circonstances où ce pays se trouve depuis quatre-vingts ans (et singulièrement depuis vingt-cinq ans), ils

## *LIBAN D'AUJOURD'HUI*

n'agiraient pas autrement. Avec un réalisme digne de leur intelligence, ils mettraient à coup sûr les nécessités de la vie avant toutes les subtilités et toutes les impatiences.

Voilà un long développement sur les minorités et sur l'assemblée et je m'en excuse. Il m'a semblé qu'on ne pouvait pas en l'évitant, mener consciencieusement à son terme une méditation sur le Liban d'aujourd'hui. Et cela me conduit à conclure, loin d'avoir épuisé, cela va de soi, un trop vaste sujet.

Nous ne serions pas dignes d'être respectés si nous consentions à oublier que Tyr existait deux mille ans avant la fondation de Rome. Nous aurions tort pourtant d'en tirer quelque orgueil dans l'état où est Tyr. Le passé à lui seul n'est pas un patrimoine. Il faut encore qu'il en subsiste quelque chose. Mais comment

MICHEL CHIHA

prendrions-nous conscience de nos droits et de nos devoirs civiques et politiques s'il nous était indifférent de lire le nom de nos cités sur les cartes de la Phénicie la plus ancienne et de nous souvenir, par exemple, que Tripoli doit son existence et, plus tard, son nom grec à un établissement phénicien où Tyr, Sidon et Rouad avaient chacune sa «ville», son quartier particulier? Il ne s'agit pas de nous payer d'illusions et de mots. Notre petit pays est assurément un des plus beaux, un des plus doux qui soient sous le ciel; ce qui est moins beau c'est l'organisation ou la désorganisation humaine qu'on y voit, c'est la cité vivante, c'est une absence d'architecture dans les cerveaux et dans les édifices ensemble. *A la latitude où nous vivons il faut d'abord que nous comprenions quel immense bienfait est pour nous la montagne. Cette montagne, qui n'est*

## LIBAN D'AUJOURD'HUI

*plus qu'une banlieue, au lieu d'en descendre, il faut désormais et pour toutes sortes de raisons, y remonter.* Et d'une façon générale il faut nous accrocher au sol, réhabiliter la terre, aimer le paysan et, avec lui, les grands arbres, l'eau des sources, le champ et le verger; et nous retremper dans la grandeur de cette nature qui nous interdit les petitesesses.

A ce prix nous pourrions sans nous perdre, continuer à être ce que nous sommes, mais à ce prix seulement. Nous savons en effet à quelles disciplines notre avenir se surbordonne et ces disciplines supposent un milieu naturel qui ne soit pas débilisant. Certes, nos difficultés sont grandes et requièrent pour leur solution toutes les ressources de l'intelligence et du cœur. Chez nous trop d'idées, de théories et de positions se confondent et tant de

*MICHEL CHIHA*

gens se croient faits pour le commandement que l'Occident nous regarde avec curiosité comme un pays de généraux sans troupes. Nous devons avec cela faire face aux périls les plus divers qui ont leur origine au milieu de nous, à nos frontières et au-delà des mers. Les difficultés nous les dominerons si nous mettons notre volonté et notre courage à leur niveau. Ce que nous édifions malgré tout ce n'est pas une hôtellerie pour le passant, un comptoir pour le marchand, un bureau de passeports pour l'immigrant et pour l'émigrant c'est, avec le Liban d'aujourd'hui, une patrie accueillante et humaine.

Nous pouvons, par moment, devant la complexité des facteurs nationaux et internationaux qui commandent notre destin, éprouver un sentiment de désarroi et de crainte. Nous avons pour entretenir notre

### *LIBAN D'AUJOURD'HUI*

foi le passé prodigieux que nous avons traversé et auquel nous avons survécu.

La même nature qui nous montre son visage paisible et puissant, est toujours prête, en livrant ses passages, à se jouer de nous comme ferait la tempête. Depuis les « époques lointaines » du passé, une force centrifuge nous projette avec nos spéculations et nos rêves, d'un continent à l'autre; cependant qu'une force contraire, attire sans cesse vers nos foyers des formes humaines en marche. Il en sera ainsi des époques lointaines de l'avenir. Il y a pour expliquer cela la route, les convictions et les inquiétudes religieuses, les passions insatisfaites. De même que nous faisons beaucoup de mouvement sur la terre, nous devons faire beaucoup de bruit dans le ciel.

Les siècles ont passé sur nos épreuves et sur nos vicissitudes. Les conquérants et

MICHEL CHIHA

leurs conquêtes ont disparu et nous demeurons. Nous sommes le lieu où les hommes s'acclimatent d'où qu'ils viennent, où les civilisations se visitent, où les croyances, les langues et les liturgies se font de graves révérences; un pays méditerranéen avant tout mais, comme la Méditerranée elle-même, sensible à la poésie universelle. Le Liban d'aujourd'hui, un Liban indépendant et intangible, appartenant également à tous ses enfants, peut et doit proclamer son droit à la vie. Il a plus que jamais sa raison d'être. Libanais de la montagne et de la plaine, des villes maritimes et des marches, nous avons le devoir de le servir passionnément et de nous battre, s'il le faut, pour le léguer grandi et consolidé aux Libanais de demain.

#### NOTE DE 1949

Aux pages 12 et 13 nous avons parlé «*d'une parenté avec Lattaquié qui fut Laodicée du Liban.*» Sur la foi d'un texte non contrôlé, nous avons, en 1942, confondu *Laodicée de la mer* (Lattaquié) avec *Laodicée du Liban* qui paraît avoir été Qadesh, au sud du lac de Homs ; mais notre remarque, appliquée à cette dernière localité comme à la zone maritime du nord, nous paraît garder tout son prix.

